Alain Guerreau, *L'Avenir d'un passé incertain. Quelle histoire du Moyen Âge au XXI^e siècle ?*, Paris, Le Seuil, 2001

Pierre Savy

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/labyrinthe/1210>

DOI : 10.4000/labyrinthe.1210

ISSN : 1950-6031

Éditeur

Hermann

Édition imprimée

Date de publication : 30 juin 2002

Pagination : 119-123

Référence électronique

Pierre Savy, « Alain Guerreau, *L'Avenir d'un passé incertain. Quelle histoire du Moyen Âge au XXI^e siècle ?*, Paris, Le Seuil, 2001 », *Labyrinthe* [En ligne], 12 | 2002, mis en ligne le 12 avril 2006, consulté le 01 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/labyrinthe/1210> ; DOI : 10.4000/labyrinthe.1210

Ce document a été généré automatiquement le 1 mai 2019.

Propriété intellectuelle

Alain Guerreau, *L'Avenir d'un passé incertain. Quelle histoire du Moyen Âge au XXI^e siècle ?*, Paris, Le Seuil, 2001

Pierre Savy

- 1 Dès les premières pages, on s'aperçoit que le dernier livre d'Alain Guerreau sort de l'ordinaire. Cet ouvrage adopte un ton d'une liberté, d'une franchise, parfois d'une violence peu fréquentes aujourd'hui chez les historiens ; il affiche de grandes ambitions, notamment celle de s'affronter à des problèmes fondamentaux et généraux, parfois même « démesurés » ; il manifeste constamment le désir d'être utile à la « médiévistique », pour reprendre un terme qu'emploie l'auteur, le désir aussi de relancer la discussion entre historiens médiévistes, dans une période tristement « acritique » (lire page 291 ; c'est fort de ce dernier conseil que l'on entreprend la rédaction de ces quelques notes de lecture). De tout cela, on ne peut que se féliciter. Mais comment s'y prend le l'auteur, et le livre atteint-il ses objectifs ? Il est organisé en trois parties très distinctes : « Naissance et étapes de la médiévistique », « Nouveaux potentiels » et « Impératifs ». Suivent une conclusion – douze thèses –, qui reprend de façon claire et concise l'ensemble du livre, une bibliographie et un index des noms.
- 2 Clairement, ce livre se veut une rupture dans la pratique de l'histoire médiévale ; il entend promouvoir de grands changements, et pour cela formule plus de critiques qu'il ne rend d'hommages. Font toutefois exception Marc Bloch, critiqué à l'occasion, mais plusieurs fois salué ; Pierre Bourdieu et le structuralisme, dont les apports sont jugés décisifs ; et surtout Jacques Le Goff, dont l'approche du Moyen Âge satisfait pleinement Guerreau (par exemple à la page 254 ; nous y reviendrons). Une dette est reconnue à l'égard de l'ethnologie et aussi de la linguistique (Roman Jakobson, et Jost Trier, qui inventa dans les années 1930 les champs sémantiques). Guerreau apprécie aussi les travaux de Robert Fossier (comme on le savait depuis son compte rendu enthousiaste d'*Enfance de l'Europe*, dans les *Annales*, en 1986). Il chante les louanges de son concept d'encellulement, complémentaire de l'*incastellamento* de Pierre Toubert, tout comme du concept de toponymie, élaboré par Anita Guerreau-Jalabert. On se dit *a contrario* que ce

livre ne lui vaudra pas que des amis, quand on lit les passages très violents concernant Dominique Barthélémy ou bien le long développement contre l'« Éloge de l'érudition » prononcé par Werner Paravicini, à qui Guerreau oppose que sources et concepts, érudition et théorie ne peuvent faire qu'un. Quoi que l'on en pense, on doit admettre que le livre est bien documenté, et manifeste en particulier une maîtrise certaine de la bibliographie et de l'historiographie allemandes.

- 3 Le fondement de *L'Avenir d'un passé incertain* est l'idée, apparemment triviale, que le Moyen Âge est un monde différent. Deux notions résument cette différence essentielle : le *dominium* (une relation sociale entre dominants et dominés où les dominants exercent leur pouvoir à la fois sur les hommes et sur les terres) et l'*ecclesia* (le fait que l'Église englobe tout, pour le dire trop vite). Cela a d'importantes conséquences : mille notions – celles de propriété, de foi, de politique, de religion, d'économie, etc. – sont en fait des inventions postérieures. Jean-Jacques Rousseau et Adam Smith sont ici d'importants inventeurs, et les historiens qui utilisent ces concepts sans y penser commettent de graves erreurs.
- 4 Ces deux concepts, de *dominium* et d'*ecclesia*, paraissent intelligents et opératoires ; on ne peut nier que les historiens du Moyen Âge aux XVIII^e et XIX^e siècles ont commis de grandes erreurs parce qu'ils ont méconnu leur spécificité, et ont donc introduit dans le Moyen Âge des notions quelque peu incongrues (et l'auteur rappelle à raison que la société médiévale fit l'objet, au XVIII^e siècle, d'un rejet méthodique au moment même de sa conceptualisation) ; on ne peut nier davantage que ces erreurs sont le plus souvent répétées, aujourd'hui encore, en dépit des nombreuses mises en garde adressées par les historiens les plus scrupuleux (voir les fausses continuités que dénonçait Paul Veyne).
- 5 L'auteur critique à raison l'usage, fort substantiviste et fort répandu, de notions sans rapport avec la réalité. Ce « vocabulaire technique » (« seigneurie banale », « alleutier », etc.) n'est pour lui qu'un ensemble de fictions, sans rapport avec la réalité. Plus généralement, il déplore que l'on projette sur le Moyen Âge des formes conceptuelles tardives (comme le sport, la politique ou l'intériorité), des mythographies de toutes sortes (par exemple, à la page 84, la fameuse union entre bourgeoisie et monarchie à partir du XIII^e siècle, en fait le produit d'une vision du Moyen Âge teintée d'esprit bourgeois, « voltairien » et III^e République).
- 6 L'influence est claire du grand livre de Le Goff, *La Civilisation médiévale*, qui incarne de façon éclatante la posture anthropologique de l'histoire médiévale. Le Goff, qui apparaît souvent dans le livre de Guerreau, insistait sur la nécessité d'approcher la civilisation médiévale comme une civilisation étrangère, rompant ainsi avec une histoire plus traditionnelle, « généalogique ». L'une d'entre les manifestations de cette altérité médiévale, notion de Le Goff à laquelle Guerreau est si attaché, serait l'incapacité du Moyen Âge à penser le réel : il y a Dieu et la création, et il n'est pas possible de penser le réel, les *realia*, la réalité intrinsèque (pp. 234-235).
- 7 Non content de décrire et de critiquer, l'auteur fait aussi des propositions positives. Il défend l'étude de quatre notions très porteuses : la construction, les représentations, l'espace et la parenté. Il expose trois domaines susceptibles selon lui de produire du neuf : l'archéologie, l'électronique et la sémantique. La sémantique est la marotte de Guerreau – le sens des mots, les erreurs de traduction, ce qu'un mot désigne dans un texte médiéval et ce que l'on comprend ; son morceau de bravoure concerne la vigne, qui lui fournit même le prétexte de la magritienne illustration de la couverture : on apprend ainsi que

« traduire *vinea* par vigne est une parfaite niaiserie » ; « il n'y a pas [...] de mot qui soit, même de loin, un équivalent acceptable du terme *vinea* dans une charte du XI^e siècle. » Par l'aspect, par le travail des hommes, par le produit final, la vigne du XI^e siècle diffère de la vigne du XX^e. La deuxième étape de ce passage consiste à rappeler que, de plus, *vinea* est saturé de connotations bibliques, pour le scripteur (un moine du XI^e siècle), et que le vin est le sang du Christ – donner une vigne pour le salut de son âme renvoie à cela. Il faut rejeter l'idée sotte qu'une vigne est une vigne, ce qui est faux à tout point de vue, même biologique. Mais le problème est que l'on ne doit pas traduire ce texte ! Pareil « examen de l'intraduisibilité » aurait pu porter sur maint autre mot concret, précise Guerreau, qui conclut à raison sur l'importance de la lexicographie et de la sémantique, mais n'offre guère de solutions à qui se poserait, naïvement (niaisement ?), la question de la traduction, par exemple dans une dimension pédagogique tout à fait étrangère au livre.

- 8 On trouve aussi sur la profession et les institutions des passages très stimulants : les positions de Guerreau sur la science sont fermes et claires : voir notamment la page 103, sur la place de la science dans la société, ou encore sa description, page 110 et suivantes, de la « structure tourbillonnaire » de l'histoire médiévale : comment des thèmes à la mode se succèdent en grand nombre et à un rythme trop rapide pour qu'on les étudie vraiment. On trouve cette idée très juste : certains ont fait un slogan de la fameuse formule « l'histoire, fille de son temps », alors qu'elle n'était qu'une constatation. Il faut déplorer cette versatilité, ce désir de mener des recherches qui soient dans l'air du temps.
- 9 Mais quelques aspects de ce livre sont gênants. On peut regretter le ton dogmatique, doctoral, grandiloquent qu'adopte le livre, comme sa manière d'argumenter et de marteler les choses : à côté de curieuses digressions (sur le monde moderne, pp. 87-90 ; sur l'École nationale d'administration, p. 96), on ne compte pas les choses que l'« on ne rappellera jamais assez », les points sur lesquels « on ne saurait trop insister ». On croit parfois lire un pamphlet – quand l'auteur dénonce les « monceaux d'anachronisme bouffons » (p. 112), quand il vise des gens sans les nommer (tel ministre..., un fameux inspecteur..., un directeur des Archives...). Quel sens cela a-t-il de traiter Smith de « pure fripouille » (p. 101) ? « Âne », « idiot », « imbécile » et leurs dérivés devaient-ils revenir si souvent dans le livre ? Quant à l'évocation du « fantôme fasciste d'Ernst Kantorowicz » (p. 113), elle constitue sans doute le dérapage le plus embarrassant.
- 10 Certains partis pris vertueux sont en outre mal respectés : ainsi peut-on s'amuser – mais ce doit être en nous l'« italianiste » qui parle... – que le même auteur qui déplorait l'enfermement des médiévistes dans leur cadre national respectif considère l'apprentissage de l'ancien français comme un élément central, ou plutôt minimal, de la formation du médiéviste : de tout médiéviste ? Le Moyen Âge de Guerreau est très français et très rural. Dans le même ordre d'idées, que soient pris en considération surtout les X^e-XIII^e siècles, et à vrai dire surtout le XII^e, fait perdre son caractère général au propos... Le haut Moyen Âge (VI^e-X^e siècle) apparaît peu, le bas Moyen Âge (XIV^e-XV^e) encore moins. En outre, on a l'impression, à la lecture de ce diagnostic pessimiste dressé sur l'avenir de la « médiévisque », que de cet avenir dépend l'avenir du monde. L'investissement dans le champ scientifique (l'« *illusio* », pour le dire avec Bourdieu) est très forte : pour l'auteur, les erreurs historiographiques sont calamiteuses, les situations dramatiques, les blocages dévastateurs, les conséquences catastrophiques. L'histoire médiévale ne doit-elle pas être pratiquée avec un peu plus de modestie ?
- 11 On peut en outre formuler un certain nombre de questions et de critiques de fond. Qu'est-ce donc que ce livre ? Un bilan de l'histoire médiévale française ? L'auteur s'en défend,

qui dit que ce n'est pas un palmarès. Une histoire de l'histoire médiévale ? Une histoire de l'histoire ? Une tentative de la refonder, de la repenser ? Dans son enseignement, sa pratique, ses fins, ou ses institutions ? On a parfois le sentiment d'avoir affaire à une succession de fiches habilement juxtaposées. De temps en temps vient la proposition d'un débat, qui pourrait être utile si elle tâchait d'être plus claire, mais qui est allusive, partisane dès le premier abord, peu compréhensible au final sauf à y être déjà familier (voir ainsi la présentation du débat Dobb-Sweezy et de la participation de Brenner, pp. 76-78).

- 12 Par ailleurs, on est gêné par cette insistance sur la cohérence, présentée comme évidente et jamais argumentée, de l'objet « Moyen Âge », « civilisation médiévale », « société médiévale ». L'auteur soutient par exemple page 203, qu'il n'existe pas une vision de la vigne pour chaque groupe social – alors même qu'on le suivait sur bien des points de cette démonstration, on a ici du mal à le suivre, ou du moins on voudrait être convaincu. Si l'on nous permet de conserver la posture anthropologique de Le Goff, disons que Guerreau appartient bien, fût-ce en y occupant la position du sage critique, à « la tribu des médiévistes » (Olivier Dumoulin, *Genèses*, 21, 1995). Le Moyen Âge est un objet constitué, solide, cohérent, un peu magique : il existait *une* structure, *un* système de représentations, *un* monde, et ils ont changé. Une rupture est intervenue, *dominium* et *ecclesia* ont été remplacés : « L'unité de la civilisation médiévale européenne » (p. 289) n'est plus. Cela nous paraît absurde : la société indigène-médiévale n'est-elle pas ainsi dotée d'une cohérence fictive, et ce d'autant que l'existence de ces indigènes s'est étalée sur un millénaire et sur toute l'Europe, ce qui en fait une bien grande tribu ? L'auteur écrit que les « actes concrets n'ont lieu que parce qu'un système de représentations, commun à tous les acteurs concernés, permet à la fois de nommer et d'organiser tous ces actes au sein d'une structure sociale donnée. Il n'y a pas d'organisation sociale possible sans système de représentations, il n'y a pas d'organisation sociale hors du concret : la société et le sens sont en eux-mêmes la fusion de ces deux aspects » (p. 222 ; voir aussi les pages 230-231, où Guerreau admet que cette unité n'est ni uniformité ni absence de contradictions). L'idée qu'une seule logique conditionne toute la société est séduisante, mais jamais, quand on dit précisément ce que serait une de ces logiques pour une société, ce n'est convaincant : pour l'auteur, cette logique globale de la société « transparait sous la forme de ce que l'on appelle parfois les « grandes valeurs » d'une société » – et la grande valeur est, dans la civilisation médiévale, le salut personnel, qui s'oppose à notre liberté individuelle. Cela nous paraît une fiction.
- 13 Malgré ces partis pris, que certains, nombreux, jugeront sans doute convaincants, mais qui nous paraissent contestables, le livre est, par sa franchise et son audace, digne d'éloge ; il faut souhaiter que ces qualités soient imitées, et que les thèses de l'ouvrage, les douze thèses finales en particulier, fassent l'objet d'une véritable réflexion de la part des médiévistes et de quelques autres historiens – quitte à ce qu'elles soient ensuite rejetées ou du moins nuancées.